

EVGUENI TKATCHENKO

Toutes les guerres

roman traduit du russe
par Joëlle Roche-Parfenov

ACTES SUD

*Elle a dû faire toutes les guerres
Pour être si forte aujourd'hui
Elle a dû faire toutes les guerres
De la vie, et l'amour aussi.*

FRANCIS CABREL

PROLOGUE

La terrible chaleur de la mi-journée était tombée. Le vent venu de la mer léchait et rafraîchissait la rive et les maisons du Vieux-Port qui la bordaient. L'heure de la sieste était passée, Marseillais et touristes, qui s'étaient cachés de la canicule, avaient commencé à quitter leurs abris pour jouir de la fraîcheur. Les terrasses étaient bondées et, autour du port, autochtones et étrangers déambulaient sans se presser en deux flux inverses de couples d'amoureux, tout jeunes ou très âgés, de personnes avec enfants ou sans. Tous se déplaçaient nonchalamment, à la rencontre de la brise marine, respirant à pleins poumons l'air salé, admirant les yachts, les mâts, les remparts de la basilique qui, un jour, avait défendu cette ville, et la basilique avec, tout en haut, la Vierge dorée aux contours incrustés dans le bleu du ciel.

Sur un des nombreux bancs publics, une femme était assise, tout au bord, seule, le buste penché en avant, prête, d'un instant à l'autre, à bondir, tel un chat guettant un oiseau. De toute sa silhouette, de la courbe de son dos et de son port de tête émanait une impression de grâce et de fierté. Les hommes qui passaient à côté d'elle, jeunes comme moins jeunes, attardaient leurs regards sur elle, certains

ouvertement, d'autres se contentant de la jauger rapidement de la tête aux pieds. Les yeux fixés sur un petit bonhomme courant après les pigeons à travers la forêt de jambes des promeneurs adultes, elle était la seule à ne rien remarquer de tout cela.

Le bambin arborait la tenue d'une équipe de base-ball de New York. De sous sa casquette, ornée des fameux N et Y s'échappaient de courtes boucles couleur de blé mûr. Ses yeux, comme deux petits miroirs, reflétaient le bleu du ciel. Sur sa bonne bouille blanche toute ronde, ses joues, comme des tomates sur la neige, faisaient deux taches rouges.

Cette concentration de couleurs lui donnait l'air d'un enfant choisi pour une publicité. Avec des cris perçants, il poursuivait les pigeons en riant de plaisir à l'idée qu'il allait réussir à en attraper au moins un. À cause de la chaleur, même les oiseaux étaient ralentis, mais chaque fois il s'en fallait de quelques centimètres, ce qui le faisait rire et l'excitait encore plus. La scène était plaisante et les passants souriaient, appréciant le tableau.

Appuyé sur sa canne, un vieil Arabe s'était arrêté, médusé, en arrivant à la hauteur du gamin ; après avoir baisé les doigts de sa main droite, il les posa sur la tête de l'enfant. Était-ce la barbe ou bien la canne qui l'avait effrayé, ou encore simplement la surprise, toujours est-il que le petit bonhomme sursauta et se précipita vers la femme assise, qui s'était aussitôt levée d'un bond, tel un ressort qui se détend. Le bambin se cacha apeuré derrière elle et lui étreignit les jambes de toutes ses maigres forces d'enfant, de sorte que personne ne puisse l'en détacher.

Le vieil homme, dérouté, porta sa main à son cœur.

— Pour l'amour de Dieu, excusez-moi, je ne voulais pas du tout lui faire peur. Chez nous, c'est comme faire un geste de bénédiction pour que l'enfant soit protégé par Allah. Ne vous offensez pas, je vous prie... C'est qu'il est vraiment trop drôle.

— Ce n'est pas grave, répondit la femme en prenant dans ses bras le garçonnet qui enlaça aussitôt son cou en cachant son visage à l'inconnu.

— C'est... — le vieux monsieur barbu laissa le mot en suspens, car la femme était typiquement méditerranéenne, la peau mate, les yeux noir charbon, alors que le gamin dans ses bras avait la blancheur du lait caillé.

— C'est mon fils, dit la femme pour venir à l'aide de l'inconnu.

— Un fameux petit, prenez-en bien soin.

I

Les réacteurs rugirent, accélérant au maximum, l'avion tangua et se mit à filer sur la piste, s'arrachant à l'entrave de la gravitation, plus vite, toujours plus vite, tremblant de tout son corps à cause des à-coups. Une brève secousse, et le fuselage en aluminium arrêta de vibrer. L'oiseau de fer avait coupé le dernier fil qui le reliait à la Terre, à la Patrie, au passé, emportant avec lui humains et destins.

Pour certains, comme les membres de l'équipage, c'était un vol de routine de plus, d'un point géographique à l'autre, pour d'autres un voyage intéressant. Pour Serguéï, c'était, non seulement le vol d'un pays à un autre, mais aussi un voyage dans le temps. Il quittait pour toujours un monde qui n'allait bientôt plus exister et ne subsisterait plus que dans ses souvenirs. Le passé était resté en bas, mêlé à la neige et à la boue d'octobre...

Le grondement assourdi des turbines et le fauteuil confortable berçaient agréablement, amollissaient et incitaient à la somnolence. Il fut pris d'un accès de bâillements. "C'est quoi cette malédiction ? s'interrogeait Serguéï, à peine je mets le pied dans un avion que je n'arrive pas à m'empêcher de bâiller."

Avant, il en rendait responsable l'odeur spécifique des avions de l'armée de l'air.

Et chaque fois, ces maudits bâillements, et la somnolence qui lui tombait dessus instantanément interrompue par le hurlement de la sirène qui accompagne le saut des parachutistes.

Mais à bord de ce reluisant IL62, il n'y avait ni odeur d'essence ni camarades qui vomissaient lors des manœuvres antimissiles, ni la stridence du signal qui vous rend prêt à sauter n'importe où et n'importe comment, rien que pour ne plus l'entendre.

“Donc, l'odeur n'y est pour rien”, pensa Serguéï en bâillant à s'en décrocher la mâchoire. Il était profondément concentré sur lui-même et ne remarqua pas qu'en bâillant de toutes ses trente-deux dents (enfin, presque trente-deux), il avait même omis de mettre sa main devant sa bouche pour respecter les convenances.

— Excusez-moi, s'empressa-t-il de dire un peu tard en croisant le regard de son voisin habitué à franchir les frontières et les fuseaux horaires.

— Oh, pas de quoi, pas de quoi, c'est nerveux. Vous ne prenez sans doute pas souvent l'avion ?

— Pas souvent, non, acquiesça Serguéï.

— Vladimir. Appelez-moi Vladimir.

— Serguéï, répondit Serguéï en lui serrant la main. En fait, c'est la première fois de ma vie que je prends l'avion pour Paris.

— Comme je vous envie ! rétorqua Vladimir avec un grand sourire condescendant. Paris ! Moi aussi quand j'ai pris l'avion la première fois avec mon théâtre pour Paris, j'étais vraiment ému. Comme j'aimerais tout ressentir et voir encore une fois avec vos yeux ! Vous allez à Paris pour affaires ou bien comme ça, en vacances ?

— Eh bien, en fait, je vais à Marseille, à Paris je ne fais que passer.

— Ah ah, approuva Vladimir, l'air compréhensif ou bien compatissant. Une fois, alors que j'étais déjà au Bolchoï, j'ai eu l'occasion d'y séjourner en tournée. Mais vous savez, je préfère Paris... Vous allez à Marseille pour affaires?

Serguéï se surprit à penser que ce bonhomme à l'allure dostoïevskienne, sans âge précis, avec son regard insistant et sa dizaine de questions à peine ils avaient fait connaissance, commençait à l'agacer.

— Pour voir la Méditerranée, et du même coup faire la Côte.

— Ah ah, répéta son voisin. La Côte d'Azur! Ce n'est pas Paris, évidemment, mais ce n'est pas rien non plus!

Profitant du point d'exclamation et donc de la pause qui s'ensuivit, Serguéï décida de prendre l'initiative et par là d'éviter les questions.

— C'est bizarre, mais je ne vous ai jamais vu à la télé. D'ailleurs j'aime aussi le cinéma, et toutes sortes de spectacles. Mais vous, je ne me souviens pas, vraiment... bien que j'aie vu aussi les représentations du Bolchoï à la télé. Sauf les ballets, évidemment, je ne suis pas porté sur le ballet, bien que "nous soyons aussi les premiers au monde dans le domaine du ballet"!

Ayant fini de débiter toutes ces âneries, Serguéï observa que le dépit remplaçait l'expression de supériorité sur le visage de "Dostoïevski" — on n'appréciait pas!

— Mais non, voyons, Serguéï, je ne suis pas acteur, je suis décorateur, rétorqua l'homme de théâtre en descendant de son Olympe.

À ce moment, l'avion prit de la hauteur, le tableau vert s'alluma, permettant d'aller librement aux toilettes à ceux dont le décollage avait alourdi la vessie.

Un petit rideau s'entrouvrit et une magnifique représentante d'Aeroflot au sourire de commande poussa devant elle une table roulante chargée de bouteilles multicolores.

Arrivée à la hauteur de Serguéï et fixant sur lui ses yeux insondables du même bleu que son uniforme, elle demanda sournoisement :

— Vous prendrez quelque chose à boire... un alcool ?

Le désir qui envahit Serguéï n'avait rien de comparable au simple désir d'avalier du liquide, et parmi toutes ces bouteilles, il n'en trouva aucune qu'il connût.

— Et un verre d'eau, c'est possible ? demandait-il quelque peu timidement, luttant contre l'envie d'entraîner "la stewardesse du nom de Janna*" dans une conversation. Tout était plus agréable que répondre aux questions du décorateur "Dostoïevski" aussi curieux qu'un juge d'instruction.

— Évidemment, c'est possible, répondit "Janna" (et peut-être pas Janna mais *adorée*, ça c'est sûr, et *désirée* en tout cas).

Dans cet "évidemment, c'est possible", elle avait mis tellement de compréhension ! "Je comprends parfaitement : le départ, les adieux, la noce avec les copains, la nuit blanche et d'autres avatars accompagnant le départ en avion normal d'un gars normal." "Mais non, tu ne piges rien, lui répondit Serguéï du

* Allusion à une chanson soviétique très populaire. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

regard. Parce que son air ravagé était le résultat de la frénésie des derniers jours, de la hâte, et aussi du fait que juste avant son départ, il s'était fait dévaliser, on lui avait volé jusqu'au dernier kopeck, on avait cambriolé l'appartement qu'il louait. Par chance, il avait sur lui son passeport avec le visa *ad hoc* et son billet Moscou-Paris. C'était tout ce qui lui était resté des efforts de plusieurs mois qu'il avait fournis pour rassembler des "billets verts", par tous les moyens possibles, licites et illicites, dans sa course après le "rouble américain".

Serguëï n'avait pas honte de tout ce qu'il avait fait – il n'avait rien pris dans la poche de quiconque, il n'avait ruiné personne, il n'avait pas tué non plus. Il pouvait regarder les gens en face. Il se démenait comme des millions d'autres à cette époque dans l'espoir de saisir une chance et d'arracher le paquet, souvent à la limite du légal et de l'illégal. Et voilà, tu l'as dans le baba! La porte à la serrure forcée, les meubles renversés, les choses sans valeur jetées n'importe où. Tout avait disparu de ce qui pouvait avoir le moindre prix, et bien sûr l'argent.

À ce moment, le ciel lui était tombé dessus et, sous son poids, Serguëï s'était laissé glisser le long du mur et s'était retrouvé accroupi, entourant sa tête de ses bras comme s'il se protégeait d'un deuxième coup.

Pas de pensées, pas de larmes, pas de désespoir non plus. Il était juste hébété, tétanisé. On aurait dit que même le globe terrestre avait cessé de tourner à cette minute mais, étant donné que la tragédie personnelle d'un individu n'est rien par rapport à la masse qui se déplace dans le cosmos, personne ne s'en aperçut, à part la victime.

Ayant tâté dans sa poche intérieure le passeport marqué de la faucille et du marteau avec le billet glissé dedans, Serguëï commença à revenir à la réalité qui s'était durant ce laps de temps transformée en triste réalité. "Faisons le compte des cartouches et des blessés : nous avons le billet pour Paris, le passeport et le visa, mais question argent, pas un kopeck, même pas pour prendre l'autobus jusqu'à l'aéroport." Jusqu'à son départ, il restait moins de quarante-huit heures.

Dans les moments difficiles, on s'adresse aux gens qui nous sont proches, les parents le plus souvent. Seulement, les parents de Serguëï se trouvaient à l'autre bout de "la sixième partie du monde émergé*". Restaient alors ceux qui ne lui étaient pas apparentés mais l'étaient devenus au cours des années de service vécues en commun.

— Tiens, prends. — Oleg, son "pote de régiment", avait tendu à Serguëï un béret rempli de billets multicolores. — Les copains ont rassemblé ça pour toi. C'est pas beaucoup, mais ça te fera au moins un peu de liquide. Allez, bonne chance hein ! Et fais gaffe, ne déshonore pas le régiment.

Avec cet argent, et aussi avec les vingt dollars que la femme qui l'avait hébergé les derniers jours lui avait sacrifiés de sa poche, Serguëï n'avait acheté que le strict nécessaire pour survivre dans l'Ouest sauvage : trois bouteilles de vodka, un pain Borodino et un fromage en forme de saucisson.

"Eh quoi, à défaut de voyager en première, nous ferons ça en wagon de marchandises."

* Façon soviétique de désigner l'URSS.